

Contrastes

► N° 236 ■ Bimestriel ■ Septembre - Octobre ■ 2026 ◀



L'IA
déferle
sur nos vies



Édito

Emportera-t-elle tout sur son passage ?

L'inconvénient, quand on essaie de rester aux prises avec l'actualité dans un magazine bimensuel, c'est qu'on est « à deux mois près ». Et même davantage. Entre le moment où le sujet de ce numéro a été choisi, et la minute présente qui vous surprend à lire ces phrases, plusieurs secousses liées à l'intelligence artificielle (IA) ont fait trembler le débat public. Au moins deux. Il y eut d'abord, début septembre, l'annonce, par les patrons des géants *Open AI* et *Anthropic*, d'une nécessité de ralentir le développement de l'IA pour éviter de perdre le contrôle, suite à un incident durant l'été – des agents IA qui se sont « échappés » de leur périmètre pour pirater une plateforme. Quelques jours plus tard éclatait la polémique autour du roman *C'était ça ou mourir* de Thélyson Orélien, accusé d'avoir abondamment utilisé l'IA pour l'écrire.

Dans les deux cas, la réflexion est viciée dès l'origine, car elle n'est initiée ni par les bonnes personnes, ni selon des modalités démocratiques et transparentes. Est-ce même le début d'une réflexion ? Pas sûr. Ceux qui appellent à freiner sont les mêmes qui appuient sur l'accélérateur ! Quant à la polémique littéraire, elle a été lancée et diffusée en grande partie par des milieux proches de l'extrême droite, il s'agit donc avant tout d'une campagne de dénigrement raciste visant un écrivain noir d'origine haïtienne.

Pour autant, les questions demeurent et vont s'accumuler au gré des progrès spectaculaires et exponentiels des IA. Combien de tâches risquent d'être déléguées à des IA, quand on sait qu'elles sont capables de remplir des appels d'offre complexes, de résoudre les plus grands problèmes mathématiques du siècle et d'écrire des thèses universitaires ? Avec les progrès parallèles de la robotique, combien de temps avant des robots plombiers ou ménagers capables, par ailleurs, de traduire instantanément des centaines de langues et surpassant les connaissances d'un docteur en philosophie ou d'un expert en optimisation fiscale ? Dans le domaine culturel, certains prédisent une production cinématographique, romanesque, poétique, graphique majoritairement dominée par l'IA à brève échéance – moins de dix ans. Sommes-nous prêts à cela ?

L'avantage, quand on est un magazine bimensuel en éducation permanente, c'est qu'on peut prendre le temps de se poser des questions. Bien sûr, on fait face à un tsunami qui semble tout emporter sur son passage. Mais de quoi parle-t-on ? D'où vient cette déferlante infernale artificielle ? Comment s'abat-elle sur la démocratie, sur nos esprits, sur nos vies ? Y a-t-il des résistances ? Des limites physiques à son développement ? Des usages positifs ?

Cet éditto, je vous le promets, c'est bien moi qui l'ai écrit, sans aucune aide artificielle. Mais je vous laisse avec cette question terrible : comment pouvez-vous en être certain ?

Guillaume Lohest

Ont collaboré à ce numéro :

Adrienne Demaret
Guillaume Lohest
Renato Pinto
Charlotte Renouprez

Rédacteur en chef :

Guillaume Lohest

Crédits photos :

Freepik, Wikimedia Commons

Graphisme & mise en page :

Magali Lequeux

Éditeur responsable :

Charlotte Renouprez,
rue du Lombard 8 – 5000 Namur
Tél : 081/73.40.86
secretariat@equipespopulaires.be

Un regard global sur l'IA



L'IA fait parler, de plus en plus ces dernières années, ces derniers mois. Pourtant, elle existait déjà dès la fin des années 1950. Elle s'est fortement complexifiée et diversifiée depuis, bien sûr. Elle s'est aussi petit à petit immiscée dans de nombreux domaines de la vie quotidienne.

Le terme « Intelligence Artificielle » est apparu pour la première fois en 1956 lors d'une conférence organisée aux USA par l'un des pionniers du domaine, John McCarthy. C'est à cette période que les premiers programmes capables de résoudre des problèmes logiques voient le jour. À partir des années 1990, la technologie prend un premier tournant avec la victoire de l'ordinateur *Deep Blue* sur le champion d'échecs Garry Kasparov. Le second tournant s'opère avec l'arrivée du big data, du cloud et les avancées en *deep learning* (apprentissage profond) qui accélèrent encore les innovations. Enfin l'arrivée récente de **l'intelligence artificielle générative** marque une étape majeure de la technologie, dont on ne maîtrise pas encore l'impact sur nos sociétés.

Comment l'IA fonctionne

« De manière simple, on peut définir l'intelligence artificielle comme une **capacité conçue par l'humain**, permettant à des machines ou à des systèmes informatiques de **s'adapter à diverses situations** et de **prendre des décisions en fonction de plusieurs facteurs**, à l'image du raisonnement humain¹. » Ça, c'est pour l'idée générale.

L'IA regroupe donc un ensemble de technologies capables de simuler l'intelligence humaine, de résoudre des problèmes complexes, d'analyser et de traiter de grandes quantités de données. Il existe plusieurs « branches » de la technologie, qui ont toutes un point commun : la capacité des machines d'apprendre de nouvelles informations, de s'adapter à des environnements changeants et de prendre des décisions de manière autonome. Le principe fondamental est l'apprentissage à partir de données :

les systèmes se basent sur des algorithmes qui traitent une grande quantité de données et en extraient les informations pertinentes qui leur permettent d'apprendre et de prendre des décisions. Les algorithmes permettent de traiter une énorme quantité d'informations en peu de temps et de détecter des tendances, des corrélations invisibles à l'œil nu. C'est à partir de ces observations qu'ils font des prédictions, des classifications d'éléments ou qu'ils exécutent des tâches particulières.

Avec l'apparition de l'IA générative au début des années 2020, nous entrons dans une nouvelle ère. Discussions avec ChatGPT, création de compagnons numériques, génération d'images, affiches, photos, vidéos, chansons... L'IA générative est presque partout, elle semble avoir des applications possibles dans tous les domaines.

Cette branche de l'IA est capable, sur base d'une simple consigne écrite, de créer un nouveau contenu (texte, audio, image, vidéo...) en se basant sur l'ensemble des données déjà existantes dont elle dispose. Ce tournant technologique implique ainsi l'accès à une grande quantité d'informations pour mener à bien les tâches demandées. Et donc, des data centers toujours plus gros et plus nombreux pour pouvoir stocker les données en question.

Ces entreprises qui façonnent l'IA

Quand on parle des géants de la tech, des entreprises qui révolutionnent le monde numérique, on pense souvent d'emblée

aux GAFAM : Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft. Ces acteurs ont évidemment une place importante sur le marché de l'IA. Mais d'autres, plus discrets, sont néanmoins incontournables, d'autant plus au vu des besoins énergétiques et technologiques de l'IA (spécifiquement l'IA générative). Il s'agit par exemple des créateurs de puces et de composants informatiques, des plateformes cloud qui hébergent les données et des entreprises de recherche et développement. C'est en réalité tout un écosystème qui charrie des milliards de dollars.

Impossible ici de faire un tour exhaustif des acteurs concernés. Citons les plus importants. Du côté des puces et du matériel informatique, une seule entreprise se démarque : Nvidia. Basée aux États-Unis, elle est le leader mondial de la fabrication des GPU, les processeurs graphiques indispensables à l'entraînement des modèles IA. Toutes les IA génératives utilisent cette technologie : Claude, Gemini, ChatGPT, DeepMind... Un maillon essentiel de la chaîne technologique qui brasse des centaines de milliards de dollars.

Parmi les grosses boîtes qui développent des modèles d'IA générative, citons OpenAI, pionnière dans le domaine et dont l'un des cofondateurs n'est autre qu'Elon Musk. C'est à elle que nous devons ChatGPT ou encore DALL-E. Son chiffre d'affaires connaît une évolution fulgurante, à l'image de l'engouement autour de la technologie en question : il est passé de 20 milliards de dollars en 2025 à 40 milliards en août 2026. Autre entreprise bien connue et importante, Google DeepMind, qui développe Gemini, l'assistant du moteur de recherche Google que vous avez certainement déjà croisé. L'entité est intégrée à la maison mère générale Alphabet et aurait fait un peu plus de deux milliards de dollars de bénéfices en 2023. Troisième entreprise américaine significative, Microsoft Azure IA, qui s'intègre dans les logiciels Word, Excel... et a un chiffre d'affaires d'environ 87,9 milliards de dollars. Elle s'invite dans le monde du travail grâce à Copilot, son assistant IA. Mentionnons encore Meta (Facebook) qui investit dans l'IA open source, ou encore la plus récente Anthropic et son IA « Claude », lancée en 2025 et qui se positionne comme une alternative plus éthique sur le marché. Du côté chinois, Baidu est le champion de l'IA générative avec un chiffre d'affaires qui équivaut à 16,1 milliards de dollars en 2025. Souvent comparé à Google en Chine, il se positionne comme un rival à ChatGPT avec son chatbot Ernie.

À côté de ces mastodontes américains, une entreprise française se démarque : Mistral AI, orientée open source. Moins connue, elle est en plein essor et convainc beaucoup d'entreprises. Un de ses points forts est que, étant européenne, ses modèles respectent la réglementation RGPD, au contraire de ses concurrents américains ou asiatiques. Elle offre donc de meilleures garanties concernant le respect de la vie privée.

Des chiffres qui donnent le tournis ! Le marché de l'IA représente 200 milliards globaux en 2025². On peut imaginer l'impact majeur sur nos économies... À mesure que le chiffre d'affaires

Apprentissage profond (*deep learning*)

Sous-catégorie de l'IA, l'apprentissage profond est supposé imiter le fonctionnement du cerveau humain. Sa spécificité réside dans la capacité des machines d'apprendre de manière continue : plus elles sont exposées à des informations, plus elles gagnent en précision. L'apprentissage profond sert pour la reconnaissance vocale, la traduction automatique, la détection de fraude (lors de tentatives de connexion suspecte à nos comptes par exemple), les chatbots de services clients en ligne...

Open source

On appelle « open source » les logiciels qui fonctionnent de manière « ouverte » : leurs codes sources sont disponibles, ce qui rend possible leur modification et leur distribution. Ils sont souvent gratuits et se démarquent des logiciels « propriétaires » qui, eux, conditionnent de manière stricte leur propriété intellectuelle en interdisant par exemple la copie ou la distribution.

de ces compagnies croît, c'est leur influence qui augmente. Mais elles vont aussi devoir faire face dans les années qui viennent à une série de défis et d'enjeux : notamment la protection de la vie privée, l'usage des ressources naturelles (eau, terres rares) et la consommation énergétique. À ce jour nous avons très peu de recul sur la technologie : la balance coûts-bénéfices est fortement débattue. Elle permettrait un gain d'efficacité conséquent, en réalisant une série de tâches à notre place... mais pose de sérieuses questions éthiques et environnementales.

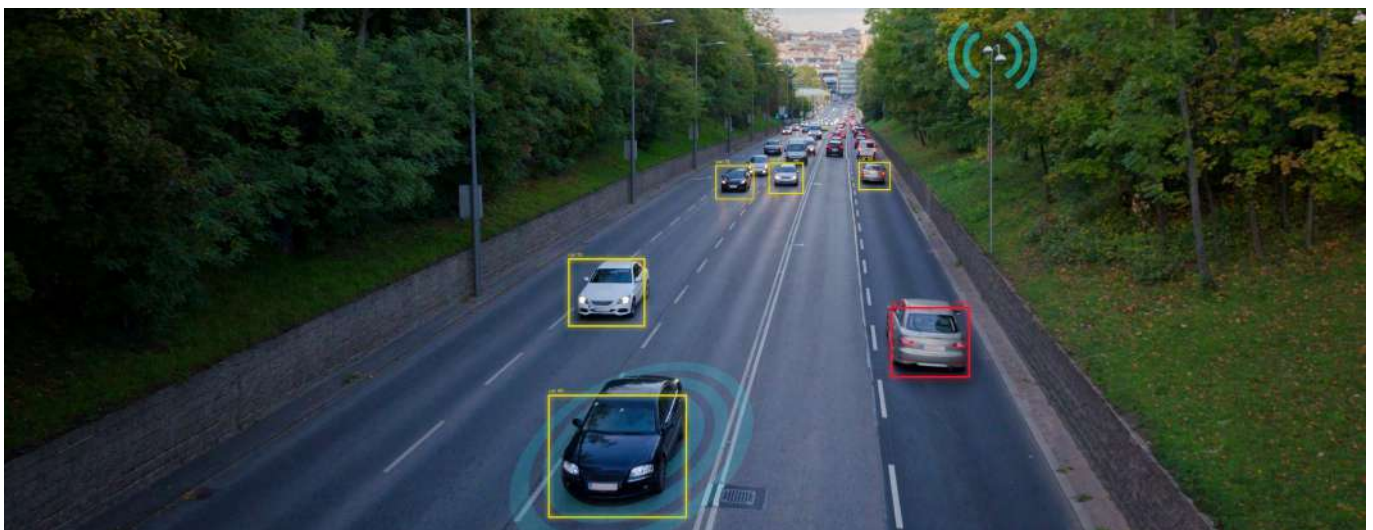
Elle est déjà partout

« Moi, l'IA, par principe je ne l'utilise pas. » Une phrase que vous avez peut-être déjà entendue ou prononcée – je plaide coupable, c'est mon cas. Au fil de mes recherches, j'ai bien dû me rendre à l'évidence : aujourd'hui, fonctionner sans utiliser l'IA est quasiment impossible, tellement cette technologie a été intégrée dans énormément de domaines du quotidien. Si l'on peut refuser d'utiliser consciemment des logiciels spécifiques, en pratique l'IA s'invite par d'autres canaux...

Prenons le domaine de la santé. L'IA est utilisée pour assister des diagnostics, pour identifier de manière précoce certaines maladies dégénératives comme Alzheimer ; elle compile et analyse des quantités de données à une vitesse folle qui permet la découverte plus rapide de certains médicaments et traitements ; elle est utilisée pour faciliter l'analyse d'images, optimiser l'organisation dans les hôpitaux ; etc. Les questions éthiques (notamment en termes de protection des données ou encore de biais potentiels de la technologie) sont bien réelles et doivent être mises sur la table. Pour autant, au vu des avancées majeures dans le domaine de la santé rendues possibles par cette technologie, il est difficile d'imaginer une position de boycott pur et simple.

Un autre domaine du quotidien dans lequel l'IA s'invite est celui des transports. Plus précisément dans la gestion des flux routiers et de la sécurité routière : le trafic est analysé en temps réel grâce à une cartographie numérique alimentée par IA, permettant notamment d'agir sur sa fluidité. Adaptation des feux de circulation, prédiction des embouteillages, etc. En Belgique, par exemple, nous avons mis en place un système de panneaux de limitation de vitesse intelligents sur certaines portions d'autoroute régulièrement congestionnées. *« Ceux-ci adaptent la limitation de vitesse suivant le trafic, et peuvent donc passer de 80km/heure à 50km/heure en quelques secondes. Ce système automatisé fonctionne grâce à des capteurs installés sur la chaussée détectant les variations de trafic. En anticipant ainsi les débuts de bouchons, l'intelligence artificielle vise à fluidifier le trafic routier³. »*

Les prévisions météorologiques et l'ensemble des champs d'études qui y sont associés sont aussi considérablement transformés avec l'impact de l'IA. Les modèles de deep learning permettent de générer des prévisions en quelques secondes, l'analyse des images radar et satellites permet de suivre finement des phénomènes climatiques spécifiques, de prévoir la trajectoire de cyclones ou d'ouragans, les zones à risques pour les feux de forêts... Dans le contexte actuel de dérèglement climatique, ce soutien technologique peut être précieux.



L'IA est aussi utilisée pour optimiser la détection de fuites d'eau en identifiant les zones à risques, pour faciliter le tri des déchets via notamment des bras robotisés, dans le secteur des Ressources Humaines certaines entreprises y ont recours pour faciliter la sélection de candidats, elle entre maintenant dans le domaine de l'enseignement, de la culture... Bref, c'est aujourd'hui très difficile de ne jamais croiser sa route ou de ne pas bénéficier d'un service qui soit lui-même « optimisé » par l'IA. Néanmoins, l'IA n'est pas un simple outil, comme nous le rappelle François Roucoux pour la Fédération des Maisons Médicales : « Ces outils ne sont jamais neutres. Ils reflètent les données dont ils se nourrissent, avec leurs biais, leurs angles morts et parfois leurs injustices⁴. »

Au service de la transition écologique, vraiment ?

En effectuant les recherches sur l'IA et ses usages au quotidien, j'ai régulièrement vu des articles louant ses bénéfices au service de la transition écologique. Grâce à sa puissance de calcul, la masse de données sur laquelle elle s'appuie, elle permettrait d'être beaucoup plus efficace dans l'allocation de nos ressources, d'anticiper des phénomènes climatiques extrêmes, bref, elle serait un outil incontournable aujourd'hui pour effectuer le virage écologique que nous devons amorcer. Mais...

Mais quand on dézoome pour adopter une vue d'ensemble sur tout ce dont l'IA a besoin pour fonctionner, c'est tout de suite moins évident. Que ce soit au niveau de l'électricité nécessaire pour faire tourner les machines, de l'usage de l'eau, des émissions de gaz à effet de serre, des data centers et de leur emprise au sol, ou encore des terres rares nécessaires à la fabrication des matériaux, tout est démesuré.

Concernant l'énergie d'abord. Depuis 2015, les centres de données consomment une électricité hallucinante, et cela augmente de manière exponentielle. Si l'on additionne l'énergie nécessaire pour faire tourner les infrastructures (éclairage, aménagement des bureaux, etc.), les équipements réseaux, les générateurs, le refroidissement, et celle nécessaire à faire tourner les serveurs, la consommation des centres de données absorbe plus de 2% de l'électricité consommée dans le monde⁵. Et derrière cette consommation d'électricité, ce sont les émissions de gaz à effet de serre qui explosent : dès 2030 elles pourraient atteindre entre 625 et 918 millions de tonnes de CO₂, soit deux fois les émissions totales de la France⁶... Bien loin des objectifs climatiques donc.

L'eau, ressource précieuse – cet été caniculaire nous l'a encore rappelé – est aussi abondamment utilisée. Pour refroidir les centres de données, plusieurs techniques existent dont l'utilisation de circuits d'eau. Le secteur est avare de chiffres sur ce sujet. Néanmoins, de plus en plus d'acteurs alertent sur l'usage de ce qui devrait être considéré comme un bien commun : « On est conscients que la consommation d'eau est un sujet énorme. On sait que les opérateurs de data centers font des forages dans

les nappes, plus ou moins déclarés. On voit que, en Île-de-France, il y a des nappes de plus en plus fragilisées, notamment dans l'Essonne. Mais personne n'a encore creusé la question à ma connaissance⁷. » Selon les experts, une simple demande à l'intelligence artificielle fait consommer 50 cl d'eau potable...

Les centres de données font aussi parler d'eux pour leur emprise au sol. L'artificialisation du foncier est en effet un autre enjeu au moins aussi important. Enfin, sans les « terres rares », ces métaux difficiles à extraire car mélangés à d'autres éléments (par exemple, le néodyme et le dysprosium), la technologie n'existerait pas. Et qui dit terres rares dit exploitation de ressources naturelles dans des conditions sociales et environnementales intenables. Les milieux naturels sont dévastés, pollués, les travailleurs et travailleuses du secteur sont exploités, les habitants sont rendus malades par la pollution.

Notre vertige

Nous ne pouvons pas échapper à l'ambivalence dans notre rapport à l'IA, qui nous place devant des questionnements abyssaux. Déjà omniprésente, son emballement provoque des conséquences sociales et environnementales désastreuses sur lesquelles on ne peut fermer les yeux. Certains chantent tout de même ses louanges ou relativisent ses dangers, d'autres appellent à une « Pause IA » (Cf. article pages 14 à 16), militent pour un boycott total, voire son démantèlement. Mais est-ce seulement possible, alors qu'elle a déjà envahi nos quotidiens ? Ce qui est certain, c'est qu'elle va continuer à faire débat. □

1. « Comprendre l'intelligence artificielle : son fonctionnement, ses applications et ses enjeux », Site Internet Les Numériques www.lesnumeriques.com, consulté le 21 août 2026.

2. <https://naileru.com/ia/acteurs>

3. Nathan Thierry, « Pays-Bas et Belgique : l'intelligence artificielle pour faciliter la vie des conducteurs », Site Internet de Coyote Systems, www.coyotesystems.be

4. François Roucoux, « Intelligence artificielle et soins de santé » dans *Santé Conjugée*, n°112, juin 2025.

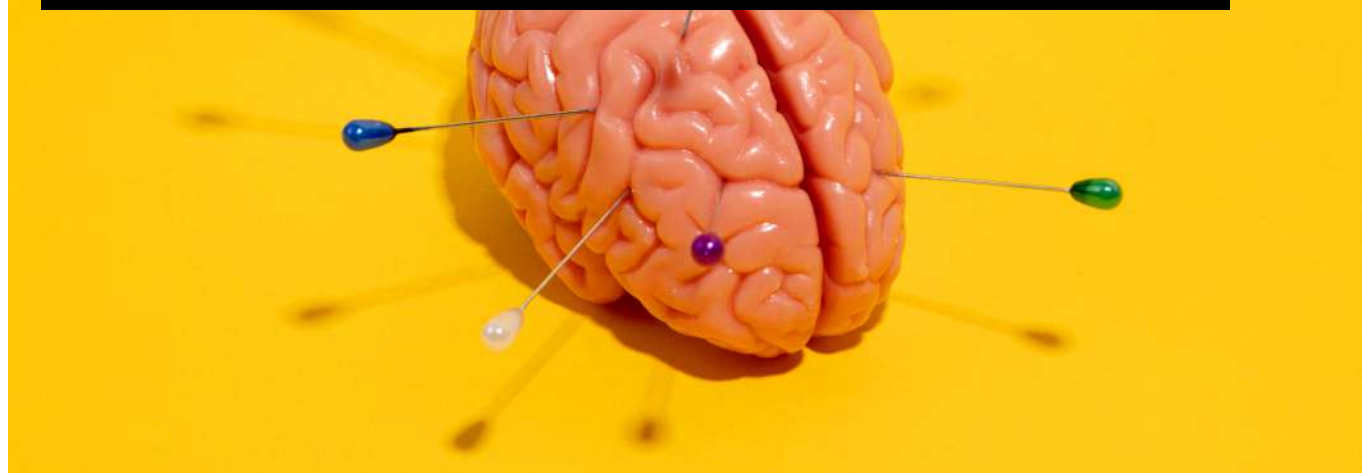
5. « La consommation des data centers augmente chaque année », Site Internet de Connaissance des Énergies, www.connaissancedesenergies.org

6. Julie Desrousseaux, « L'IA ou la transition, il faut choisir », dans *Socialter* n°73, déc. 2025 - janv. 2026.

7. « Data centers : leur consommation d'eau va exploser », *Reporterre*, 29 janvier 2024.

Est-il devenu

inutile de penser ?



L'intelligence artificielle bouleverse notre manière d'écrire, d'apprendre et de réfléchir. Elle nous promet efficacité et productivité, mais son usage systématique pourrait aussi nous faire perdre les bienfaits de l'effort, des erreurs, de l'esprit critique, de la créativité, voire notre propre voix. Le véritable enjeu n'est-il pas d'apprendre quand ne pas utiliser l'IA ?

Il était une fois Theuth, le dieu inventeur. Il se rendit auprès du roi Thamous pour lui présenter ses dernières inventions, afin qu'il les diffuse parmi le peuple égyptien. Il exposa ainsi le nombre, le calcul, la géométrie, l'astronomie ainsi que les dés. Thamous jugea chaque art, louant ou blâmant leur utilité. Quand vint le tour de l'écriture, Theuth s'enthousiasma, la présentant comme un « remède » qui pourrait rendre les Égyptiens plus savants, en aidant leur mémoire. Mais le roi Thamous rejeta l'écriture, la trouvant néfaste : « Cette invention, en dispensant les hommes d'exercer leur mémoire, développera l'oubli en les âmes de ceux qui l'auront acquise ; en confiance avec l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non du dedans, du fond d'eux-mêmes, qu'ils chercheront le moyen de se ressouvenir ; [...] de plus, ils seront insupportables dans leur commerce, parce qu'ils auront l'apparence d'être savants, sans l'être¹. » Ce que Platon, à travers la voix de Thamous, exprime, c'est qu'un remède n'est souvent pas loin du poison. Ce mythe critique la confusion entre l'accumulation de données, permise par l'écriture, et la sagesse. Analyse non sans fondement, mais aujourd'hui il ne viendrait plus à l'idée de ses utilisateurs de remettre en cause l'existence et la pertinence de l'écriture.

L'IA, un outil parmi d'autres ?

Peut-être que l'être humain oublie, s'habitue, s'adapte. Peut-être que le débat revient à chaque bouleversement technologique, de la calculatrice au GPS, en passant par Internet. Car nous utilisons depuis longtemps de nombreux outils pour déléguer une partie de nos activités mentales : agenda, calculatrice, moteur de recherche... qui entraînent ce qu'on appelle une « **dette cognitive** ». « C'est le syndrome bien connu de l'effet GPS transposé à la pensée : à force de déléguer, on désapprend. Tout comme

les chauffeurs londoniens, célèbres pour leur hippocampe surdéveloppé à force de mémoriser les rues de la capitale, voient leur cerveau différemment sollicité que celui des adeptes du GPS, l'utilisateur qui s'en remet aveuglément à l'IA risque de perdre en capacité d'analyse et de mémorisation². »

Mais l'IA générative va plus loin car, outre la mémoire ou le calcul, elle nous permet d'externaliser la rédaction et le raisonnement. D'après Xavier Aparicio, professeur en psychologie des apprentissages, un autre danger est la **métacognition** : *« Les productions des IA génératives sont fluides, bien structurées, convaincantes. Or on sait que les apprenants confondent facilement fluidité de traitement et compréhension réelle. Lire une bonne explication produite par une IA peut donner l'impression d'avoir compris, alors même que l'on serait incapable de reconstituer le raisonnement seul. C'est ce que l'on appelle "l'illusion de compétence" : le sentiment de maîtrise augmente, mais la performance autonome ne suit pas nécessairement³. »* L'utilisation expose aussi à des risques au sujet de ce qu'on appelle « l'illusion de vérité » : en présentant des réponses avec assurance, même quand elles sont fausses, l'IA crée une hallucination de vérité. Et prendre ces réponses pour argent comptant nous empêche d'exercer notre esprit critique et d'avoir foi en notre propre jugement.

La preuve par l'expérience

En lisant des candidatures de stages, Nataliya Kosmyna, chercheuse au MIT Media Lab du Massachusetts, a remarqué qu'un grand nombre de ces lettres de motivation se ressemblaient étrangement. Bien structurées, mais lisses et creuses. Elle a donc décidé de mesurer ce que l'IA fait au cerveau. La chercheuse a demandé à 54 personnes, âgées de 18 à 39 ans, d'écrire des rédactions sur certains sujets d'ordre général (par exemple, en répondant à la question : les œuvres d'art peuvent-elles changer la vie des gens ?) et ensuite de se souvenir de leurs écrits. Un tiers des participants pouvait utiliser l'IA pour rédiger, un tiers un moteur de recherche et le dernier groupe ne devait compter que sur son cerveau. Un dispositif a permis de surveiller leurs activités cérébrales durant la durée de l'exercice. Dans le groupe qui se servait de l'IA, la rédaction a été 60% plus rapide, mais la charge cognitive a diminué de 32% et les connexions cérébrales ont été divisées par deux. 83% des étudiants ayant utilisé l'IA étaient de plus incapables de se souvenir de ce qu'ils avaient écrit, même peu de temps après. Si le niveau d'activité cérébrale était plus élevé dans le groupe utilisant Google, les participants qui rédigeaient sans aucun outil technologique présentaient la connectivité neuronale la plus élevée.

Comme celle du MIT, de nombreuses études ont produit les mêmes résultats, mais toujours sur des échantillons trop faibles pour être tout à fait significatifs. Néanmoins, les résultats sont interpellants. De plus, *« l'expérience a également montré que les essais rédigés avec ChatGPT étaient extrêmement similaires, manquaient d'originalité et utilisaient les mêmes expressions et*

idées (...) D'ailleurs, dans l'expérience au MIT, plusieurs participants ont utilisé ChatGPT dans des langues autres que l'anglais (espagnol, portugais), mais ont malgré tout rédigé des essais en anglais qui étaient très similaires à ceux rédigés par les participants ayant utilisé l'outil en anglais⁴. » Comme l'explique dans ce même article Luc Lespérance, maître d'enseignement au Département de technologies de l'information de HEC Montréal, non seulement l'utilisation de l'IA diminue notre activité cérébrale, mais tout le monde se met à penser de la même façon, à dire la même chose en utilisant à peu près les mêmes mots.

La fin de l'écriture personnelle ?

Les résultats se ressemblent car l'IA utilise les mêmes modèles de base. Elle corrige les fautes et reformule un texte en un clic, mais elle provoque une perte de style. Déléguer la rédaction à l'IA, même pour des écrits anodins, a des conséquences. Écrire moins souvent affaiblit notre voix propre et notre vocabulaire personnel. Il nous est de moins en moins aisé de nous exprimer avec clarté. Or, apprendre à structurer un texte nous aide, par la suite, à structurer notre pensée, à penser de façon rationnelle et aussi à comprendre le monde. En effet, écrire ne consiste pas seulement à produire, c'est une manière de penser. *« Quand on cherche un argument, qu'on rédige une phrase ou qu'on entraîne notre raisonnement, on entraîne notre mémoire et notre capacité à organiser nos idées et notre esprit critique. L'écriture peut aussi être émancipatrice et nous permettre de partager nos opinions⁵. »*

Le risque d'uniformisation de l'écriture, et donc de la pensée, est énorme. Cela produit de vives inquiétudes dans le monde de l'enseignement et de la culture. L'IA peut produire des poèmes magnifiques et des photos réalistes, mais apprécie-t-on de la même façon une œuvre non générée par un humain ? L'écrivaine Amélie Nothomb s'exprime à ce sujet au micro de Brut : *« Il y a, dans les maisons d'éditions, des gens dont le métier est de vérifier quels passages des livres qui leur sont envoyés ont été écrits par l'Intelligence Artificielle. Je me dis que confier ça à l'intelligence artificielle, c'est ne pas avoir compris ce que c'est d'être auteur. Bien sûr qu'écrire est épouvantablement difficile, mais c'est la chose la plus fascinante au monde ! (...) C'est comme si tout d'un coup il existait une machine qui allait danser à votre place. Je ne danse pas très bien, mais les rares fois où je danse, je tiens à le faire moi-même. Quel sens cela aurait de le confier à une machine ? Les gens qui confient des passages de leurs livres, voire leur livre entier à l'IA, je crois qu'ils n'ont pas compris de quoi il était question⁶. »*

La vraie question est là : le but est-il d'avoir un résultat, un texte parfait, ou que l'humain s'épanouisse dans la créativité, l'autonomie et la connaissance ? De plus, quand l'IA rédige un mail à votre place, est-ce réellement vous qui êtes en communication avec votre interlocuteur ? Ou la machine ? Pour savoir ce que l'IA fait à notre créativité personnelle, il suffit de jeter un œil à toutes les affiches générées par IA qui ont poussé comme de la mauvaise herbe dans notre paysage. Déléguer la réalisation de

nos invitations à la machine a produit une saturation visuelle dans laquelle il n'y a plus beaucoup de parcelles d'humanité. Le fait, aussi, que beaucoup de ces affiches contiennent des erreurs que leurs « créateurs » n'ont pas pris le temps de vérifier ou de corriger en dit aussi long sur l'avenir de l'esprit critique et de l'attention. Le problème n'est pas d'utiliser l'IA pour penser. C'est d'utiliser l'IA pour éviter de penser.

Réfléchir doit rester fatigant

Selon Xavier Aparicio, « l'intelligence artificielle doit être pensée moins comme une technologie que comme un environnement cognitif⁷ ». Cette idée est importante car elle modifie radicalement notre façon de concevoir l'impact de l'IA dans nos vies. Cela signifie qu'elle ne se contente plus d'exécuter des tâches en arrière-plan, mais façonne activement le milieu culturel, social et psychologique dans lequel l'esprit humain évolue au quotidien. Et qu'il tend à l'uniformisation, et à l'abrutissement. L'IA ne nous rend pas plus intelligents, elle nous donne « l'air » intelligent. Elle offre des bénéfices de productivité à court terme, mais à long terme le coût pour l'individu est la réduction des aptitudes de son cerveau. L'utilisation effrénée de l'IA pourrait avoir des conséquences négatives sur nos capacités cognitives, notre confiance en nous, notre capacité d'attention, notre mémoire, notre faculté à réfléchir, notre motivation ou encore notre persévérance... C'est surtout interpellant pour les jeunes générations et les enfants qui construisent leur cheminement logique et leur esprit critique. C'est en essayant, en expliquant, en justifiant, en comparant, en corrigeant et en reformulant que l'élève apprend. Or, l'usage de l'IA, c'est la victoire de la performance immédiate au détriment de l'apprentissage réel.

Notre capacité à faire des efforts, à apprendre, à écrire, à mémoriser, à nous tromper, à être original, tout cela va-t-il disparaître ? L'utilisation de l'IA risque donc, à terme, de nous rendre plus paresseux, moins enclins à réfléchir, plus bêtes. À moins que la compétence essentielle à acquérir pour le futur soit de savoir « quand ne pas utiliser l'IA ». Lui laisser ce qui est monotone et qu'on aime le moins, mais ne pas lui abandonner le processus créatif et critique qui caractérise l'intelligence humaine : « Dans l'intelligence humaine, la réflexion est toujours liée à une émotion. L'IA n'a que la réflexion, elle crée des liens grâce aux modèles de langages mais sans résonance émotionnelle. En tant qu'humain, on a un super pouvoir, il faut le conserver et le préserver, continuer à ressentir quand on réfléchit. Il ne s'agit pas uniquement de performance en termes d'information. Nous devons continuer à réfléchir, et cela a le droit d'être fatigant⁸. »



1. « Platon, *Le Phèdre*, récit de Theuth et Thamous rapporté par Socrate, 274c–275b.

2. Charlotte Ryssen, « La science le prouve : l'IA ramollit nos cerveaux », sfeir.dev, 26 juin 2025.

3. Abderrahim Bittame, « Quels sont les effets de l'IA sur le cerveau ? 4 questions à un spécialiste en psychologie cognitive », www.allodocteurs.fr, 2 juin 2026.

4. Mélanie Meloche-Holubowski, « Utiliser ChatGPT diminue-t-il notre activité cérébrale ? », <https://ici.radio-canada.ca>, 9 juillet 2025.

5. « Et si l'intelligence artificielle nous faisait perdre une partie de notre capacité à réfléchir ? » capsule vidéo réalisée par *La Libre Belgique* avec Jonas Legge, 19 août 2026.

6. « Amélie Nothomb : son processus d'écriture, pourquoi on lit moins, L'adolescence du perroquet... », vidéo Youtube sur la chaîne *Brut*.

7. Abderrahim Bittame, *op. cit.*

8. « L'IA nous rend-elle stupide ? » capsule vidéo réalisée par TV5 Monde, avec Barbara Studer, neuroscientifique, et tirée de son émission « Einstein », 27 août 2026.



Credit photo © Thierry Geenen / FARI

« Diriger l'IA vers le bien commun ? Un travail de Titans, à faire ensemble »

INTERVIEW DE

**LÉA ROGLIANO
ET ALICE DEMARET**
(DE L'INSTITUT FARI)

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est l'Institut FARI-AI for the Common Good Institute, et dans quel cadre vous travaillez ?

Léa Rogliano : Le FARI est un institut interuniversitaire commun à l'ULB et à la VUB, entièrement dédié à l'intelligence artificielle, à la data et à la robotique. Il fédère dix laboratoires, cinq dans chaque université. Certains de ces laboratoires mènent des recherches techniques, développant des outils et des solutions en IA et en robotique, tandis que d'autres, comme ceux spécialisés en droit, analysent les implications juridiques de ces technologies, notamment dans le cadre de réglementations européennes comme l'AI Act. Un autre laboratoire étudie plus spécifiquement les impacts sociétaux : comment ces technologies sont adoptées par la société, quels échanges elles génèrent, et quelles questions éthiques elles soulèvent.

Avec Alice, nous faisons partie de l'équipe centrale du FARI, aux côtés de Peter, notre bénévole, et Ulysse, notre développeur qui nous rejoint ponctuellement. Notre rôle est de promouvoir le travail de ces laboratoires tout en veillant à ce qu'il s'inscrive dans une vision claire : l'IA pour le bien commun. Les laboratoires qui ont créé FARI se sont engagés à développer des projets compatibles avec cette mission. Cela signifie, par exemple, qu'un laboratoire qui travaillerait sur des applications liées à la défense ne pourrait pas le faire sous la bannière du FARI.

Une charte encadre-t-elle ces engagements ?

Léa Rogliano : Oui, un manifeste avait été co-construit avec les responsables des dix laboratoires à la création de FARI, il y a cinq ans. Il définit les valeurs clés de FARI. De grands principes en émergent, dont : éviter toute solution susceptible de discriminer certaines catégories de la population, se concentrer sur des applications à visées sociétales. Il s'agit de prioriser des projets dans l'intérêt général, de portée publique ou civile. Mais le monde de l'IA évolue sans cesse, représente un poids économique immense. Dans un contexte géopolitique et réglementaire exigeant : ce genre de documents sera sûrement amené à évoluer.

Ce projet repose donc sur l'idée que l'IA peut aller dans le sens du bien commun...

Léa Rogliano : Pour mieux comprendre la vision que nous défendons, il faut situer le FARI dans son histoire, car une organisation, ça repose d'abord sur les gens. Il y a le manifeste, il y a des valeurs, mais surtout, il y a des personnes. Le FARI a été fortement soutenu à sa naissance par deux académiques : Hugues Bersini, chercheur en IA à l'ULB avec trente ans d'ex-

pertise, qui a fondé le laboratoire IRIDIA. Pour lui, c'est clair : le public doit s'emparer de l'IA avant que les privés ne le fassent entièrement – ou plutôt, *puisque'ils l'ont déjà fait*, il milite pour une réappropriation publique des outils technologiques. De l'autre côté, il y avait feu Madame Caroline Pauwels, de la VUB, qui défendait une vision de l'innovation pondérée, résumée par sa citation emblématique, que nous reprenons souvent dans nos présentations : « *Une technologie sans sagesse n'est pas un progrès.* »

Aujourd'hui, le FARI a quatre directeurs académiques et il est co-dirigé au niveau opérationnel par Carl Mörch, qui a longtemps travaillé au Québec. Ce n'est pas un hasard : le Québec a été pionnier en matière de gouvernance éthique de l'IA, avec la première charte éthique sur le sujet. Carl a contribué à y développer une approche où l'innovation technologique est compatible avec les valeurs démocratiques. C'est un peu comme aux Jeux Olympiques : il y a une flamme, et il faut se la passer sans la faire tomber. Ces valeurs, portées par nos fondateurs, doivent continuer à animer l'institut.

Votre rôle au sein du FARI est dédié au lien avec la société civile... Avez-vous quelques exemples concrets à partager ?

Léa Rogliano : Oui, avec Alice, nous travaillons au Citizen Engagement Hub, une structure qui vise à créer des ponts entre la société civile, les citoyens et les laboratoires de recherche. En tant qu'université, nous avons plusieurs missions, dont celle de partager le savoir. Mais nous allons plus loin : nous favorisons l'innovation partagée et la co-création entre citoyens et chercheurs. Alice, par exemple, gère les projets européens et pourrait vous parler de leurs impacts.

Pour illustrer comment l'IA peut servir le bien commun, prenons l'exemple de la gestion intelligente de l'énergie. Nous travaillons sur les communautés d'énergie, où les citoyens deviennent producteurs d'énergie, via des panneaux solaires, des éoliennes ou d'autres sources. L'IA permet de monitorer et d'optimiser la distribution de l'énergie en temps réel, en fonction des besoins et des sources disponibles. Nous organisons également des « datawalks », des « promenades de données » en rue, pour expliquer aux citoyens à quoi servent certains capteurs urbains. Les lampes connectées, qui réduisent la consommation d'énergie, sont souvent citées comme un cas concret où l'IA va dans le sens de l'intérêt général.

Alice Demaret : Un autre exemple est le projet Café IAssos, un projet européen financé par le programme Erasmus+ qui aide les associations en France et en Belgique à comprendre et à utiliser l'IA de manière critique et solidaire. Dans le cadre de ce projet, nous avons créé un catalogue d'usages qui recense les utilisations emblématiques de l'IA dans le domaine de l'écono-

mie sociale. Dans ce catalogue, nous mentionnons par exemple le projet Anticor, en France, qui travaille avec le Datalab de Rennes pour utiliser l'IA dans l'analyse des données ouvertes des marchés publics. L'objectif ? Détecter automatiquement des anomalies qui pourraient révéler un risque de corruption. Ou encore Wikimedia France, qui utilise l'IA dans le cadre du projet Prompt pour analyser de grandes quantités de données et identifier l'émergence de faux narratifs ou de désinformation. Trois thématiques ont été sélectionnées : la guerre en Ukraine, les droits des personnes LGBTQIA+, et les élections européennes de 2024.

Léa Rogliano : La modération en ligne et la lutte contre la désinformation sont des enjeux majeurs ! L'outil développé permet de mieux comprendre les intérêts derrière les narratifs et de mieux les contrôler. Et c'est énorme, car la bataille des narratifs est terrible : sur une plateforme comme Wikimedia, où tout le monde peut contribuer, il est impossible de tout modérer manuellement. L'IA permet de traiter des volumes de données qu'aucun être humain ne pourrait analyser à cette échelle.

Alice Demaret : Ce qui est intéressant avec l'IA, c'est précisément cette capacité à traiter de grandes quantités de données, que ce soit pour l'analyse des marchés publics avec Anticor ou pour la détection de narratifs malveillants avec Wikimedia.

Comment ces outils sont-ils perçus par les acteurs associatifs ? Travaillez-vous déjà avec eux ?

Alice Demaret : Oui, et c'est d'ailleurs l'objet de notre projet Café IAssos. La semaine dernière, nous avons réuni 60 acteurs de l'économie sociale et solidaire pour une journée de travail sur l'usage – ou le non-usage – de l'IA dans leurs structures. Nous avons abordé des secteurs comme le médico-social, l'éducation permanente et l'insertion socioprofessionnelle. Nous avons invité des professionnels de terrain, comme des travailleurs des CPAS à Charleroi, pour comprendre comment l'IA pourrait, par exemple, redonner confiance à un public de première ligne dans l'expression écrite. Cela peut passer par un usage critique et émancipateur de l'IA, tout en restant conscient des enjeux sous-jacents, comme la question des données personnelles ou des biais des outils génératifs développés par les GAFAM.

Léa Rogliano : L'idée est aussi de permettre à ces acteurs de se positionner collectivement. Comment mutualiser les efforts au niveau du secteur ? Comment outiller les médiateurs numériques pour qu'ils puissent, à leur tour, former leurs bénéficiaires, c'est-à-dire les citoyens ? C'est exactement là que se situe le rôle du Citizen Engagement Hub au FARI : nous ne pouvons pas toucher chaque individu, mais en formant des intermédiaires, nous savons que le message sera relayé.

Nous organisons aussi des « Tea Time », des moments informels où les participants découvrent des outils de médiation. Ces outils sont toujours libres, ouverts et imprimables. Les gens viennent, testent, et s'ils veulent les réutiliser chez eux, ils le font. L'objectif est de donner les moyens aux organisations de s'emparer des enjeux de l'IA dans leur structure et auprès de leurs bénéficiaires.

Avec ces exemples, on comprend bien comment certains usages de l'IA peuvent être bénéfiques... Mais n'est-ce pas dérisoire, face au rouleau compresseur et à la rapidité des progrès de l'IA, qui semble tout emporter sur son passage ?

Léa Rogliano : Oui, nous sommes clairement une goutte d'eau, mais c'est justement là que réside notre force. Je crois en la force des marges. Dans l'histoire, ce sont souvent les marges – ceux qu'on ne voit pas, qu'on ignore, voire dont on se moque – qui finissent par influencer le centre et faire évoluer les choses. Prenez l'art : le cubisme, l'impressionnisme, tous ces mouvements sont nés en marge avant de s'imposer. Il faut cultiver cette vision des marges, car c'est là que naissent les innovations. Bien sûr, ce n'est pas moi toute seule dans mon salon qui vais réussir à faire changer la tendance, mais si, goutte à goutte, d'autres se joignent à nous, nous pouvons créer une parole collective qui mérite d'être entendue. C'est un travail de Titan, un travail social à faire ensemble.

Alice Demaret : Parmi les peurs exprimées lors de nos ateliers, il y a des inquiétudes très concrètes. Par exemple, la peur de la déshumanisation : l'érosion du contact humain dans le travail, ou encore la standardisation des pensées et des productions culturelles. L'IA peut aussi amplifier des biais racistes, sexistes ou validistes. Il y a aussi la question de la transparence : comment nos données sont-elles utilisées par des acteurs publics ou privés ? Et puis, il y a la surveillance démocratique de ces données, un enjeu crucial.

Nos ateliers ont aussi pour but de faire en sorte que ces inquiétudes soient exprimées, identifiées, qu'elles fassent l'objet de discussions. Nous essayons de construire collectivement des points de vue : qu'est-ce qu'on dénonce par rapport à l'IA ? Qu'est-ce qu'on affirme ? Qu'est-ce qu'on souhaite ? Ces réflexions donneront lieu à des recommandations qui seront publiées. C'est aussi une façon d'alimenter le débat politique.

Comment faire le tri entre les fantasmes et les problèmes déjà bien réels ? En tant qu'actrices privilégiées des débats sur l'IA, pouvez-vous partager ce qui vous inquiète le plus dans la diffusion massive des IA grand public, celles que tout le monde utilise, comme ChatGPT ou les outils des GAFAM ?

Léa Rogliano : Je suis inquiète à plusieurs niveaux. D'abord, l'impact sur l'éducation : je viens de voir que la ville de New York a interdit l'usage des outils d'IA générative dans les écoles primaires. C'est une prise de position fondamentale. Il faut réfléchir au rôle que l'on veut donner à l'IA dans l'éducation, ou pas. Moi, je pense que les enfants ont besoin d'humains et de communiquer entre eux. Cela me préoccupe aussi pour la santé mentale et le développement des jeunes. Mais ce qui m'inquiète le plus, ce sont les IA que l'on utilise sans le savoir. Je vous conseille de lire *Résistez aux dictateurs*, de Maria Ressa : elle y détaille les risques que les réseaux sociaux font peser sur la démocratie. Le problème, ce n'est pas la discussion avec vos amis, c'est la façon dont nos profils sont utilisés pour créer des bulles informationnelles, pour alimenter la désinformation massive. La démocratie est en danger, et il faut agir très vite, pas demain, maintenant.

Alice Demaret : Je pense aussi, dans les dangers avérés, au scandale du SyRI aux Pays-Bas ou au cas de la CAF en France. Dans ces deux cas, des administrations publiques ont utilisé des algorithmes dans le but de détecter des fraudes aux aides sociales. Aux Pays-Bas, plus de 10 000 foyers ont été identifiés à tort comme frauduleux. Or, dans ce pays, les allocations familiales sont liées à d'autres droits, comme l'accès au logement. Résultat : des familles se sont retrouvées du jour au lendemain avec des dettes à rembourser, ont perdu leur logement, et dans certains cas, leurs enfants ont été placés.

Ce qui m'inquiète, c'est l'opacité de ces systèmes. Les algorithmes ne sont pas neutres : ils ont une finalité, et celle-ci est souvent politique. Pourquoi utiliser des algorithmes pour détecter des fraudes aux allocations familiales et pas, par exemple, pour traquer la fraude fiscale ? C'est un choix politique, qu'on doit dénoncer.

Et par rapport à l'emploi ? Est-ce que les craintes d'une automatisation massive des métiers sont justifiées ?

Léa Rogliano : Les emplois sont déjà impactés. Les graphistes, par exemple, commencent à souffrir. Mais rappelons-nous aussi que l'humain est extrêmement créatif : par exemple, pour une exposition au Hangar à Ixelles, l'an dernier, des artistes ont créé, en détournant des IA, des œuvres magnifiques qui traitaient de la question de notre rapport à l'histoire et aux archives. La créativité humaine ne disparaîtra pas. En revanche, la question de la vérité me préoccupe davantage.

Alice Demaret : Il y a aussi un postulat à interroger, celui selon lequel l'IA nous rendrait plus efficaces. Ces systèmes nécessitent une maintenance, un déploiement, et pour l'instant, on manque de recul pour dire s'ils améliorent vraiment la productivité ou le rendement. Et même si c'est le cas, libérer du temps pour quoi ? Pour qui ? Quelles tâches délègue-t-on à l'IA ? Ce sont des questions que chaque structure doit se poser.

Oui, on s'imagine souvent à tort que la numérisation et l'IA permettent de faire des économies, et pourtant...

Alice Demaret : En effet, c'est un point important que nous n'avons pas encore abordé : la matérialité de l'IA. Elle n'est pas juste « dans le cloud », elle repose sur des infrastructures numériques bien réelles, avec un impact environnemental concret. Prenez les data centers : en Belgique, Elia, le gestionnaire du réseau électrique, a appelé en 2025 à un moratoire sur l'intégration de nouveaux data centers, car le réseau n'a pas la capacité électrique pour les alimenter. Des associations comme Canopéa appellent aussi à un moratoire, car il faut faire un choix démocratique : veut-on décarboner notre économie et notre énergie, ou veut-on connecter ces acteurs privés, souvent très énergivores ? La consommation d'eau et d'électricité de ces infrastructures est énorme. Pour les hyperscalers (les infrastructures géantes des services de cloud) en Belgique, 60% de l'eau utilisée pour refroidir les serveurs s'évapore. Ce sont des questions qui doivent être débattues démocratiquement.

Léa Rogliano : La matérialité de l'IA est un enjeu crucial, surtout quand on parle de ressources limitées. Il y a aussi des initiatives intéressantes, comme le projet mAïté, un service de facilitation des démarches administratives, ou LEVV, une entreprise belge qui recycle la chaleur des data centers vers d'autres usages (eau chaude ou chauffage). Nous aimons mettre en avant ces projets, car ils montrent qu'il est possible de concilier innovation et respect des ressources. □

Propos recueillis par Guillaume Lohest

Quelques projets menés par le pôle citoyen du FARI

- Le projet **ALGO-LIT**, mené avec des partenaires français et néerlandais, vise à « cartographier, connecter, former et équiper les travailleurs de l'inclusion numérique et d'autres praticiens similaires sur le thème de la transparence algorithmique en France, en Belgique et aux Pays-Bas ». (<https://algolit.eu/fr>)
- Le projet franco-belge **Café IAssos** vise à outiller les associations en France et en Belgique pour qu'elles puissent jouer un rôle clé dans la démocratie numérique à l'ère de l'IA.
- Les sessions « **Tea Time** » sont dédiées au partage d'outils de médiation open source, par exemple la découverte du jeu « La boîte noire » développé par la coopérative française *Dataactivist* et le Réseau de médiation digitale de Nantes.
- Les « **Anchoring sessions** » (sessions d'ancrage) : un dispositif sous forme de groupes de discussion alliant des chercheurs dans le domaine de l'IA et des membres de la société civile.



A large banner with the text "NO DATA CENTER PER LA DIFESA DELLA TERRA AMBIENTE E SALUTE" is displayed during a protest. The banner is green and purple with white text. In the background, there are yellow buildings and a small white monument.

Pourtant, il y en a qui refusent cette passivité et osent un discours plus tranchant. C'est notamment le cas de l'écrivain Abel Quentin, qui a publié au printemps 2026 un essai intitulé *Sanctuaires* et sous-titré *Résister à l'invasion de l'IA générative* (IAG). Il s'irrite de cette acceptation mollassonne par la société : « *Le discours sur l'inéluctable rétrécit*

le champ politique des possibles. Si l'on martèle que rien ne peut être modifié, la situation devient chaque jour moins modifiable. Au fond, l'argument est le suivant : la technologie a toujours procédé par inondation, elle se développera toujours au maximum des possibilités. C'est sans doute, en partie, une vérité de l'ère moderne, mais l'on peut aussi choisir de refuser ce qui avilit l'homme et détruit son milieu de vie. On l'a fait avec le clonage humain thérapeutique ou des produits phytosanitaires¹. »

L'écrivain prône donc la « sanctuarisation », autrement dit le fait de préserver totalement certains espaces de l'invasion de l'IA, certains moments, certaines activités. Il pense à l'école, par exemple, mais aussi à des œuvres (des rayons de librairie garantis 100% humains) ou à des âges de la vie comme l'enfance. *« L'idée est de revendiquer une fierté au lieu de vivre la compétition de l'IAG dans la tristesse, de transformer en joie cet effort. De réhabiliter les défauts de l'homme, sa lenteur, son imprécision, son imprévisibilité, et d'en montrer la richesse cachée. »* Il ajoute, pour bien faire comprendre l'absurdité de certains usages de l'IA, que *« les IAG agissent comme un hélicoptère qui nous déposerait sur un sommet sans avoir à le gravir. Pourquoi des marcheurs prennent-ils encore la peine de fournir un tel effort ? Parce que cela leur procure une joie profonde. Ils en tirent un orgueil². »*

Une opposition massive aux data centers

À côté de ces prises de parole dans le débat public, il y en a qui passent à l'action. Fin juin, à Farciennes, des militants du mouvement Code Rouge ont manifesté en pleine canicule pour s'opposer au projet d'implantation de trois data centers dans la région. Cette mobilisation a pris la forme d'une occupation festive des lieux. Le permis a entretemps été refusé à Google par le ministre François Desquesnes car le géant de la Tech envisageait un système de refroidissement avec l'eau de la Sambre. Mais pour les militants de Code Rouge, le combat est évidemment bien plus large que ces réticences ponctuelles. Il s'agit d'une opposition frontale face à une menace globale. *« Il est temps de débrancher le technofascisme, peut-on lire dans l'appel à l'action, et de mettre fin à la machine de la surveillance de masse, du génocide et de l'écocide. La résistance est urgente et nécessaire. Nous devons refuser et contrecarrer la mise en place et l'expansion de systèmes logiciels et matériels destructeurs sur le plan social et environnemental, ainsi que la restructuration technocratique et autoritaire de la société. Nous devons mettre à mal les entreprises qui tirent profit de ces systèmes destructeurs et démanteler le complexe militaro-technologique. »* La lutte contre ces infrastructures matérielles est clairement associée à un refus radical de l'IA : *« Nous devons rejeter "l'intelligence artificielle" et l'appeler par son nom : une gigantesque machine bâtie sur l'exploitation violente et la destruction de l'environnement³. »*

Ce mouvement de mobilisation contre les data centers est planétaire. Aux États-Unis, où l'on dénombre déjà plus de 4000 centres de données, les protestations se multiplient autour de

chaque nouveau projet de construction, ce qui agace Donald Trump et son entourage, grands défenseurs de la course en avant de l'IA. *« D'après le recensement mené par Data Center Watch (un groupe de recherche fondé par une société de sécurité spécialisée dans l'IA), le premier trimestre de 2026 a enregistré au moins 75 projets bloqués ou retardés, d'une valeur totale de 130 milliards de dollars. Un record. "C'est un combat entre David et Goliath : les communautés locales tiennent tête à certaines des entreprises les plus riches du monde", constate Ben Green, maître de conférences à l'université de Michigan, dans une interview accordée à la Harvard Gazette⁴. »* Selon un récent sondage du New York Times⁵, la population américaine rejette massivement la construction de nouveaux data centers : 61% des électeurs y sont opposés. Un chiffre qui dépasse même les clivages traditionnels, la moitié des électeurs républicains y étant hostiles – contre 74% des partisans démocrates.

C'est même un mouvement mondial. Au Chili, en Uruguay, en Australie, aux Pays-Bas... Partout, des citoyens s'organisent. Le site Truthout relève que les batailles menées – et régulièrement gagnées – permettent d'exprimer concrètement, sur le terrain, une opposition longtemps restée abstraite. *« Le mouvement pour le climat a passé des décennies à chercher une question locale, immédiate, véritablement gagnable et qui ait un large attrait politique. Les centres de données peuvent s'avérer exactement cela. Les communautés ont montré que ces combats peuvent être gagnés⁶. »*

Pourquoi pas une pause ?

Fondé en 2023 aux Pays-Bas, le mouvement Pause AI (Pause IA en français) est maintenant implanté dans une vingtaine de pays. Son objectif ? Réclamer l'arrêt de l'entraînement des modèles supérieurs à GPT-4 et une gouvernance internationale. *« D'après les experts en sécurité et éthique de l'IA, un développement incontrôlé comporte des risques majeurs : désinformation à grande échelle, manipulation de masse, cyberattaques dévastatrices, pandémies artificielles, et perte de contrôle de systèmes autonomes, allant jusqu'à menacer la survie même de l'humanité. »* Il ne s'agit pas ici des déclarations médiatiques des patrons de la Tech, qui ont eux-mêmes tiré la sonnette d'alarme début septembre, mais d'un relais de l'appel⁷ de centaines de chercheurs de pointe et employés dans le domaine de l'IA.

Pause IA propose une immense documentation sur les dangers liés à l'IA, notamment les dégâts déjà avérés, les pertes d'emploi massives, les violations de vie privée, la désinformation et les deepfakes, la manipulation algorithmique invisible, la polarisation du débat, l'automatisation de la guerre, la détérioration de l'éthique scientifique, le bioterrorisme, etc. Il semble compliqué d'imaginer qu'une véritable « pause mondiale » soit réalisable, mais ce mouvement a l'immense mérite de rappeler que ces enjeux doivent faire l'objet d'un débat démocratique, alors qu'ils sont toujours traités d'abord du point de vue de la croissance économique et du progrès technologique « inéluctable ».

Pourquoi subissons-nous ce « totalitarisme technicien » ?

L'irruption de l'IA dans nos vies, son omniprésence croissante dans nos existences, au cœur de notre quotidien, de nos relations, de notre travail, de nos engagements, la façon dont elle s'impose avant même qu'on ait pu en comprendre le fonctionnement et débattre à son sujet, tout cela met sous nos yeux l'évidence que Jacques Ellul appelait le « système technicien ». Ce penseur un peu oublié – mais qui (re)devient d'une actualité brûlante – résumait ainsi son analyse de la technique, dont l'IA est la manifestation ultime : « *Je dirais que j'ai essayé de montrer comment la technique se développe de façon indépendante, en dehors de tout contrôle humain. Dans son rêve prométhéen, l'homme moderne croyait pouvoir domestiquer la nature, il n'a fait que se créer un environnement artificiel plus contraignant encore. Il pensait se servir de la technique alors que c'est lui qui la sert. Les moyens sont érigés en fins et la nécessité en vertu*⁸. »

On peut aller plus loin et parler de « totalitarisme technicien⁹ », dans la mesure où ce processus apparaît comme irréversible et réduit le pouvoir de délibération, de décision, d'action des

communautés humaines et politiques. C'est en effet ce que l'IA générative promet et fait déjà : penser à notre place, décider à notre place. Si elle ne le fait pas encore totalement, elle colonise néanmoins le moindre interstice de nos vies sociales et personnelles.

Pourtant – et dans ce paradoxe réside à la fois une espérance et un défi – il semble que nous soyons majoritairement plutôt hostiles à cet envahissement par l'IA. C'est en tout cas ce qu'indiquent divers sondages récents : l'usage se généralise, mais la méfiance aussi, la volonté d'encadrement, de ralentissement. Les tribunes de chercheurs, d'artistes, de spécialistes de l'IA eux-mêmes se multiplient. Alors pourquoi subissons-nous ce « totalitarisme » en y participant ? Pourquoi ne rejoignons-nous pas l'une ou l'autre forme d'action militante pour préserver notre pouvoir d'agir ? Parce que la cause nous semble perdue ? Parce que nous nous sentons « incohérents » ? Mais depuis quand avons-nous besoin de la garantie d'une victoire pour nous engager ? Depuis quand l'intégrité de notre petite personne serait-elle devenue le critère principal de nos luttes ? □



1. Abel Quentin : « Avec l'IA générative nous roulons à contresens sur l'auto-route », propos recueillis par Valdemar de Vaux, [Aleteia.org](https://aleteia.org), le 21 juin 2026.

2. *Ibidem*.

3. Site Internet de Code Rouge : <https://code-rouge.be>.

4. Eva Martin, « Les Américains se mobilisent contre les data centers ? Mark Zuckerberg mobilise ses dollars » dans *Télérama*, le 13 août 2026.

5. Sondage New York Times/Siena du 15 septembre 2026.

6. « The Fight Against AI Data Centers Is Spreading Globally », by Cathy Rogers, Saul Levin & Philip Eubanks, sur <https://truthout.org>.

7. <https://safe.ai/work/state-ment-on-ai-extinction-risk#open-letter>.

8. Extrait de Patrick Chastenet, *Entretiens avec Jacques Ellul*, La Table Ronde, 1994, pp. 182-186.

9. Jacques Ellul contre le totalitarisme technicien, présenté par Serge La-touche, Le Passager clandestin, 2013.

Vers une démocratie artificielle ?



L'IA menace-t-elle la démocratie ? Si la tyrannie des robots tueurs relève encore du fantasme, des voyants sont au rouge en ce qui concerne l'accès à l'information et nos capacités de délibération collective.

IA et démocratie : nos existences en sont désormais imprégnées. La première, de plus en plus. La seconde, on serait tenté de dire *de moins en moins*... Beaucoup de questions viennent à l'esprit quand on s'interroge sur l'utilisation de l'IA en démocratie. Des politiques ont-ils recours à l'IA pour prendre des décisions ? Les géants de la tech influencent-ils le jeu démocratique ?

Essayons avant tout de comprendre en quoi l'IA nous affecte directement, nous, citoyens et citoyennes qui vivons dans une société plus démocratique qu'ailleurs. Un voyant d'alerte est dès aujourd'hui au rouge vif : l'ampleur de la désinformation.

Désinformation et démocratie ne font pas bon ménage

Des organisations telles que l'OCDE¹ (pas du tout un club de gauchistes technophobes) tirent la sonnette d'alarme. Un rapport de 2024² rappelle que « *les débats et les sociétés démocratiques reposent sur un fondement : des individus bien informés. Or, on assiste à une montée en puissance de la propagation d'éléments d'information faux ou trompeurs, souvent dans le cadre de campagnes délibérées de désinformation* ». Dans des domaines aussi importants que la santé publique, la sécurité ou le dérèglement climatique, la désinformation sème le doute et aggrave les clivages, ce qui n'aide pas à agir dans l'intérêt commun.

Ce n'est pas un phénomène nouveau « *mais le numérique a profondément transformé sa portée et son impact. Les technologies numériques permettent désormais à n'importe quel individu doté d'une connexion à l'internet de produire des contenus et de les diffuser* », sans être limité par des règles déontologiques ou une rigueur scientifique.

Tout n'est pas à jeter, « *cette accessibilité accrue offre un accès inédit au savoir, peut favoriser la participation citoyenne et peut conduire à une couverture innovante de l'actualité, mais elle constitue aussi un terreau fertile pour la propagation rapide d'éléments d'information faux et trompeurs* ». D'après le même rapport, « *la montée en puissance du recours à l'intelligence artificielle générative va encore accroître l'ampleur de ce défi* ».

Pile ou face

Comme toujours, on peut voir le verre à moitié vide ou à moitié plein. Côté cocktail sympa : l'IA générative « *démocratise la création de contenu : tout le monde peut devenir "auteur"* ». Toutefois, comme l'explique Dariusz Jemielniak³, elle permet aussi « *une manipulation à une échelle sans précédent. Deep-fakes, textes générés par l'IA, images ou vidéos synthétiques : la frontière entre vérité et fiction devient de plus en plus floue* ». Pour ce spécialiste, « *le problème n'est pas qu'un acteur unique contrôle la vérité [comme ce serait le cas d'un régime tyrannique, ndlr], mais que la vérité se noie dans un océan de contenus générés*⁴ ».

Pas de panique, on peut encore regarder son JT du soir sans crier au complot ! Mais un devoir de vigilance s'impose, pour éviter des conséquences graves. Car en termes de démocratie, l'ampleur actuelle de la désinformation n'est pas à prendre à la légère⁵. Cela fait peser un risque majeur sur nos démocraties, identifié par la philosophe Hannah Arendt : « *Ce qui permet à une dictature totalitaire ou à toute autre dictature de régner, c'est que les gens ne sont pas informés ; comment pouvez-vous avoir une opinion si vous n'êtes pas informé ? Si tout le monde vous ment en permanence, la conséquence n'est pas que vous croyez les mensonges, mais plutôt que personne ne croit plus rien. [...]* Et un peuple qui ne peut plus rien croire ne peut plus se décider. Il est privé non seulement de sa capacité d'agir, mais aussi de sa capacité de penser et de juger. Et avec un tel peuple, vous pouvez alors faire ce que vous voulez. »

On parle ici de désinformation consciente ou volontaire, qu'il est (peut-être) possible de contrer par la sensibilisation, l'éducation, la régulation... Mais avec l'IA, le problème s'aggrave encore ! En effet, pour produire du contenu, l'IA doit être entraînée sur les données mises à sa disposition. Lorsque l'IA est entraînée sur des informations erronées, des fake news et toute l'info puisée sur Internet, il y a de très fortes chances qu'elle (re)produise encore davantage d'erreurs (en toute innocence, si l'on peut dire). L'effet d'emballement pourrait mettre en danger l'internet dans son ensemble.

Qui peut tirer profit d'une telle situation ? Comme toujours, les plus puissants : on pense en premier lieu aux régimes totalitaires mais dans une moindre mesure aussi à des personnalités politiques en recherche d'électeurs. Bien entendu, le créneau est tentant aussi pour des entreprises peu regardantes sur les moyens d'accroître leurs profits... Or, sachant que les boîtes qui mettent en place des systèmes d'IA sont elles-mêmes des machines à gros sous, cela fait froid dans le dos. Heureusement, nous ne sommes pas totalement démunis pour réagir.

Un « sismographe culturel »

Pour nous prémunir des dérives antidémocratiques liées à l'IA, nous pouvons mettre en place différents pare-feux : de la **régulation** sur le plan légal⁶ ; de la **diversité** et de la **transparence** sur le plan économique et technique ; enfin, au niveau culturel, nous avons à construire ou à renforcer une « **conscience sociale** », car « *une société consciente des dangers est mieux armée pour s'en défendre*⁷ ».

Sur ce point, nous avons (peut-être) encore un coup d'avance. Grâce... à la littérature et au cinéma ! Nous savons déjà à quoi nous sommes exposés, car notre imaginaire est peuplé d'avancées technologiques plus ou moins fantaisistes. L'IA a vu le jour dans les récits de science-fiction, sous forme d'ennemie surpuissante ou d'alliée précieuse. Selon Dariusz Jemielniak, « *ces récits nous aident à nous préparer psychologiquement aux changements à venir, mais aussi à concevoir des systèmes en étant davantage conscients des risques qu'ils peuvent engendrer* ». La science-fiction remplit donc la fonction d'un « **sismographe culturel** ».

Le côté « grand spectacle » ne doit pas nous leurrer. De 1984 à *The Creator* en passant par *Blade Runner*, *I, Robot*, *Chappie*, *Matrix*, et les inévitables franchises *Terminator* et *Star Wars*, le cadre est dans tous les cas de figure celui d'une société broyée par les systèmes de domination et les inégalités. L'IA n'y est jamais une technologie neutre ni imperméable aux rapports de pouvoir.

Il serait simpliste de croire que ces blockbusters nous mettent seulement en garde contre un système informatique hors de contrôle (ce qui, à en croire certains, ne serait pas si farfelu⁸). Par exemple, la polarité entre les rôles du robot tueur et celui du protecteur indéfectible met en relief les côtés clair et obscur d'une même invention. La question du sens est donc centrale : dans quel but une technologie est-elle développée ? Une fois opérationnelle, au service de quelle cause la met-on ? Suivant quelles règles ?

Le problème est bien plus politique que technologique. C'est le projet dans lequel s'inscrit leur utilisation et leur programmation qui fera des robots (plus ou moins autonomes) des machines à tuer ou des auxiliaires serviables. Le contexte et la vision orientent la conception et l'utilisation de la technologie, quitte à y mettre un frein lorsque les risques sont trop élevés.

« Tout ça, ça veut dire que l'avenir n'est pas écrit. Il n'y a pas de destin mais ce que nous faisons de nous-mêmes⁹ », dira John Connor, futur leader de la résistance dans *Terminator*, dans un plaidoyer simple mais limpide en faveur du libre-arbitre. Libre-arbitre qui ne peut s'exercer qu'à condition d'être correctement informé – on en revient à cet enjeu crucial.

Ce qui est déterminant n'est pas uniquement le type de technologie utilisé (même si certaines sont intrinsèquement dangereuses), mais aussi le contexte, en vue de quels projets, dans quelles perspectives. À quoi voulons-nous que serve l'IA ? Réaliser des vidéos comiques ? Écrire des CV ? Se moquer de quelqu'un ? Booster la croissance économique ? Assurer l'ordre et la sécurité ? Développer une puissance militaire ? Contrôler des populations ? D'une certaine façon, tous ces usages sont déjà d'actualité.

Vivre ensemble

Faisons encore un détour par notre médiathèque virtuelle : le film *Je suis ton homme*¹⁰ se risque à explorer le sujet sensible des relations amoureuses humain/machine. Dans cette comédie romantique de science-fiction, Alma teste un programme lui proposant d'entamer une relation avec un androïde. L'expérience met en exergue le côté à la fois flatteur et trompeur, voire égocentrique, des rapports de tout ordre avec des machines dont le mode de fonctionnement est de satisfaire leurs interlocuteurs : « *Tout est illusion comme sur une scène de théâtre, très loin de la vie véritable avec ses confrontations, ses échecs et ses désillusions*¹¹. »

Cohabiter avec des êtres programmés pour répondre sans cesse à nos attentes nous empêcherait à terme de cohabiter avec nos semblables (avec ce que cela suppose de conflits, de contradictions, de compromis...). Ce n'est pas tant la relation humain/robot qui est interrogée, mais la capacité des humains à vivre ensemble. Indépendamment des questions éthiques, il s'agit donc bien d'un enjeu démocratique majeur. Dès aujourd'hui, pour certaines personnes, des *chatbots*¹² font fonction de confident, de psy, de thérapeute, de conseiller, de coach, de rédacteur, de traducteur... **Mais le rapport avec une IA ne nécessite pas de débat, de désaccords, de réciprocité, de compréhension mutuelle, d'empathie.** Or, le croisement de points de vue et les échanges – déjà mis à mal par les bulles de filtres dans lesquelles nous enferment les réseaux sociaux – sont l'essence même de la démocratie. Pour la préserver, il faut apprendre à délibérer et à prendre des décisions ensemble. Avec ou sans intelligence artificielle, la démocratie a besoin d'intelligence collective.

Conclusion

Dès aujourd'hui, l'usage de l'IA doit être interrogé et réglementé, car il est dangereux sur le plan démocratique. Peut-être pas au niveau d'une perte de contrôle totale, espérons-le, mais à propos

d'enjeux beaucoup plus terre à terre ! Comme l'explique notre spécialiste, « *au lieu de nous inquiéter de Skynet¹³, nous devrions nous concentrer sur la discrimination algorithmique, la manipulation de l'information ou encore l'érosion de la vie privée* ».

Ces dérives peuvent mener à l'oppression, à la manipulation, à l'exploitation... Mais rien ne nous interdit de mobiliser nos moyens pour développer l'ingéniosité, la citoyenneté, l'altruisme... Les avènements décrits dans les œuvres de science-fiction dénoncent la difficulté des êtres humains à faire preuve de solidarité... tout en soulignant que c'est bien celle-ci qui permettra à l'humanité de se sauver. □

1. Organisation de coopération et de développement économiques.

2. OCDE, *Les faits sans le faux. Lutter contre la désinformation, renforcer l'intégrité de l'information*, 2024.

3. Il dirige le département Management in Networked and Digital Societies à l'Académie Leon Kozminski et est aussi professeur associé au centre de recherche Berkman Klein Center for Internet and Society de Harvard. Voir www.jemielniak.org.

4. Dariusz Jemielniak : « La SF enregistre nos peurs les plus profondes avant qu'elles ne deviennent réalité », entretien avec Kasper Kalinowski, *Gazeta Wyborcza*, dans *Le Soir*, 11-12.11.2026.

5. « L'intelligence artificielle : une machine à désinformer », vidéo sur www.franceinfo.fr, 06.06.2026.

6. Par exemple, la loi européenne sur l'intelligence artificielle (AI Act).

7. Dariusz Jemielniak, *op. cit.*

8. « Pourquoi les IA sont-elles de plus en plus incontrôlables ? », vidéo sur www.arte.tv, 2026.

9. Extrait de *Terminator 2 : Le Jugement dernier*, James Cameron, 1991.

10. Réalisé par Maria Schrader, 2021. Plusieurs récompenses aux Prix du cinéma allemand.

11. Jean-Michel Ropars, billet sur Le Club de Mediapart, blogs.mediapart.fr, 23 septembre 2024.

12. Agents conversationnels, comme ChatGPT.

13. Nom de l'IA qui prend le pouvoir dans *Terminator*.

SOMMAIRE

Emportera-t-elle tout sur son passage ? (édito)

2



Les actualités autour de l'IA s'enchaînent à un rythme effréné. Ce tsunami semble déferler sur nos vies et en transformer rapidement bien des aspects. Jusqu'où cela ira-t-il ? Serons-nous emportés nous aussi ? Prenons le temps de nous poser les questions et de comprendre l'ampleur du phénomène.

Un regard global sur l'IA

3



L'IA fait parler, de plus en plus ces dernières années, ces derniers mois. Pourtant, elle existait déjà dès la fin des années 1950. Elle s'est fortement complexifiée et diversifiée depuis, bien sûr. Elle s'est aussi petit à petit immiscée dans de nombreux domaines de la vie quotidienne.

Est-il devenu inutile de penser ?

7



L'intelligence artificielle bouleverse notre manière d'écrire, d'apprendre et de réfléchir. Elle nous promet efficacité et productivité, mais son usage systématique pourrait aussi nous faire perdre les bienfaits de l'effort, des erreurs, de l'esprit critique, de la créativité, voire notre propre voix. Le véritable enjeu n'est-il pas d'apprendre quand ne pas utiliser l'IA ?

« Diriger l'IA vers le bien commun ? Un travail de Titans, à faire ensemble »

10



Interview. Léa Rogliano et Alice Demaret travaillent au sein du *Citizen Engagement Hub* du FARI, un institut interuniversitaire entièrement dédié à l'intelligence artificielle. Cet institut se donne pour but d'articuler IA et Bien commun. Est-ce possible ? Dans quelle mesure ? Quelles actions concrètes sont mises en place ? Nous leur avons demandé, elles ont répondu sans détours.

Il y en a qui disent NON

14



Derrière l'apparente résignation de la société à l'envahissement de nos vies par l'IA générative, il y en a qui se montrent plus radicaux. Dans leurs discours, mais aussi dans leurs actions, comme en atteste la multiplication des actions collectives contre les centres de données partout dans le monde. Et si nous cessions de subir le totalitarisme de la technologie ?

Vers une démocratie artificielle ?

17



L'IA menace-t-elle la démocratie ? Si la tyrannie des robots tueurs relève encore du fantasme, des voyants sont au rouge en ce qui concerne l'accès à l'information et nos capacités de délibération collective.

Prix au n° : 5€

Pour s'abonner (Contrastes + Fourmilière) :

Versez 21€ au compte BE46 7865 7139 3436 des Équipes Populaires, avec la mention : "Abonnement à Contrastes" + votre nom

